**König (Mareike), Hg. *Deutsche Handwerker, Arbeiter
und Dienstmädchen in Paris. Eine vergessene Migration
in Paris im 19ten Jahrhundert***

Oldenburg-Munich, 198 p., 2003

François Igersheim

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/730>

DOI : 10.4000/alsace.730

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2007

Pagination : 554-556

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

François Igersheim, « König (Mareike), Hg. *Deutsche Handwerker, Arbeiter und Dienstmädchen in Paris. Eine vergessene Migration in Paris im 19ten Jahrhundert* », *Revue d'Alsace* [En ligne], 133 | 2007, mis en ligne le 01 mai 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/730> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.730>

cet aspect que développe Christian Wolff en présentant « quelques portraits De Dietrich empreints de spiritualité » (p. 45-62). Remarquons que Jean-Pierre Kintz avait, dès 1985, posé l'équation de Max Weber sur les origines du capitalisme et l'esprit protestant. Son texte est repris dans cet ouvrage (p. 37-44). Les articles des historiens ont principalement évoqué Philippe Frédéric de Dietrich. Ne figure-t-il pas sur la couverture de l'ouvrage avec son épouse (reproduction d'un tableau de Joseph Melling) ? Il revenait donc à Jean-Pierre Kintz (p. 31-36) et à Michel Hau (p. 67-70) d'évoquer le maire de Strasbourg dont l'idéal politique ne s'est affirmé qu'en 1830 avec la Monarchie constitutionnelle.

Après les historiens, quatre scientifiques ont apporté leur contribution au livre. Jean-Claude Gall a présenté les travaux scientifiques de Philippe Frédéric de Dietrich (p. 75-80). René Voltz a dépeint le témoin de la révolution chimique (p. 83-93) et le Dr Wimmenauer, l'intérêt du personnage (et de Lavoisier) pour le Kaiserstuhl (p. 99-103), tandis que M. Denis Kleinknecht celui des salines de Bruchsal (p. 104-107). On retiendra de ces quatre contributions que l'Alsace a participé à l'éclosion des Lumières au XVIII^e siècle. Le quatrième et dernier groupe d'auteurs est constitué par des personnalités qui ont œuvré avec Madame Georger-Vogt et qui rappellent la grande œuvre de cette personne au service des archives de l'entreprise : Hervé de Brosses évoque le retour des archives de l'entreprise, jadis entreposées aux Archives du Bas-Rhin, à Reichshoffen. Florence Ott décrit le partenariat avec le CERARE (Centre rhénan d'archives et de recherches économiques) tandis que Henri Mellon établit une typologie de ces archives ; elles sont historiques, techniques, iconographiques, métalliques et en bois (p. 141-151). Les chercheurs apprécieront les pages de Florence Greffe sur le fonds documentaire à l'Académie des Sciences (p. 132-140). Ceux qui connaissent Madame Georger-Vogt liront avec plaisir les lignes que lui consacrent Bernard Rombourg et Georges Foessel (p. 171-173) et Martine Koehler.

L'ouvrage contient d'autres richesses : des témoignages, des illustrations, des reproductions, des graphiques que le lecteur pourra apprécier. On y trouvera aussi la reproduction des notices du *NDBA* (fascicule 7) consacrées aux de Dietrich. On ne peut que féliciter l'association de Dietrich de la publication de cet ouvrage charmant destiné à préserver l'histoire d'une dynastie industrielle et à faire partager la vénération du patrimoine alsacien.

Jean-Marie Holderbach

KÖNIG (Mareike), Hg. *Deutsche Handwerker, Arbeiter und Dienstmädchen in Paris. Eine vergessene Migration in Paris im 19ten Jahrhundert*, Oldenburg-Munich 2003, 198 p.

L'ouvrage à reliure carton que nous présente Mareike König, bibliothécaire de l'Institut Allemand de Paris, réunit les contributions d'une journée d'étude de cet Institut en juin 2000. Sept chercheurs y font le point sur l'immigration allemande

à Paris au XIX^e siècle. Les Allemands ont été nombreux à Paris – autour de 100 000 avant 1870, mais leur population se restreint à 30 000 après 1870. En 1911, 17 700 femmes et 11 900 hommes. Voilà qui intéresse doublement l'Alsace. Avant 1870, hors d'Alsace et surtout à Paris, les Alsaciens sont considérés comme « Allemands », et ce ne sont pas que les émeutes xénophobes qui les incluent dans les cibles ! Voilà ce qu'établit bien la contribution de Pierre-Jacques Deraine, *Migrations de travail, conflits et sociabilités, l'exemple des ouvriers allemands en France sous la Monarchie de Juillet et la Deuxième République*. Bien entendu, en Alsace, on fait la différence et les ouvriers savent reconnaître « les Allemands » dont ils demandent l'expulsion en 1848. Deraine nous met en présence de ces fortes colonies d'Allemands, Alsaciens compris, dans tout l'arc nord-est de la France et jusqu'au Havre, où les pauvres attendent d'émigrer pour l'Amérique.

Mais après 1870, les Alsaciens sont juridiquement Allemands. Mareike König n'a-t-elle pas été un peu rapide en évacuant le cas des « bonnes alsaciennes » de Paris ? Certes les recensements ne permettent pas d'établir l'origine des Allemandes par Etat. Ainsi par Allemandes, nous entendrons « germanophones », écrit-elle. Il n'en reste pas moins que son étude (p. 70 à 119) qui s'attache à décrire la vie difficile de ces jeunes filles et femmes est fort attachante. Elle contraste avec le tableau plus optimiste tracé par Jean Haubenestel (*Active, propre, honnête, les jeunes filles alsaciennes en place à Paris*, Strasbourg 2002, CR RA 2003). Mais Mareike König ne nous renseigne pas assez sur la « carrière » de ces « bonnes » ? Est-on « bonne » toute sa vie ? Celles qui reviennent, et elles sont sans doute les plus nombreuses, reviennent avec un pécule et se marient, tardivement, dans leurs villages. C'est du moins le souvenir qu'ont gardé beaucoup de familles alsaciennes, qui envoyaient leurs filles à Paris, pas à Strasbourg... et que confirme Haubenestel.

La contribution de Gaël Cheptou : « l'organisation syndicale de langue allemande à Paris (1900-1914) » fait le point sur le *Deutsche Gewerkschaftskartell* de Paris, avec ses fortes sections de mécaniciens, ouvriers du meuble, maroquiniers et fourreurs, tailleurs et employés d'hôtel. Les relations entre ouvriers syndiqués français et allemands sont marquées par la double méfiance, celle de Français qui se méfient des tendances très disciplinées des syndicalistes allemands trop renfermés sur leurs cercles et leur monde et celles des Allemands qui reprochent aux Français leur indifférence voire leur animosité à l'égard des ouvriers immigrés. Mais peu à peu des rapprochements s'opèrent, des convergences sont à l'œuvre et en tous cas au niveau des organisations, les relations deviennent fort détendues. Marie-Louise Goergen nous présente « Paris, un lieu de rencontre pour les socialistes français et allemands » qui nous renvoie à sa thèse sur « les relations entre socialistes allemands et français à l'époque de la II^e Internationale » (1998), qu'elle a publié en 2002, sous le titre « *Camarades d'outre-Rhin* ». Après avoir esquissé une galerie des « grands Allemands » qui fréquentent Paris : Wilhelm Liebknecht, qui y séjourne volontiers, mais aussi Clara Zetkin, qui y vit de 1882 à 1890 difficilement de traductions et d'articles, en soignant un mari malade – il mourra en 1890 – et élevant ses deux fils. Rosa Luxembourg enfin, qui y fait des séjours beaucoup plus courts. On retiendra tout particulièrement la place que prend la doctrine socialiste allemande et ses débats dans les deux revues socialistes

françaises : la *Revue Socialiste* de Benoît Malon, où Peguy, sous le pseudonyme de Pierre Boz fait le compte rendu des revues allemandes de 1893 à 1898, *Neue Zeit et Sozialistische Monatshefte* et le *Mouvement socialiste* de Lagardelle, ouverte d'abord aux « orthodoxes » de la socialdémocratie, puis devenant à partir de 1905 de plus en plus critique, en accueillant Robert Michels qui élabore alors son analyse critique de la bureaucratie des partis et des syndicats. Robert Michels est aussi un des hôtes des socialistes français de Paris où il croise de nombreux militants français, dont les époux Salomon et Wally Grumbach. On l'aura compris, il ne s'agit pas là, d'une journée d'étude de « synthèse » qui fait le point sur une question centrale du débat historiographique, mais plutôt de quelques études éparses que réunit le lieu, Paris, (et l'Institut allemand) qui ouvrent des pistes de recherche et rafraîchissent quelques thèmes déjà anciens.

François Igersheim

RIEDERER (Günter), *Feiern im Reichsland. Politische Symbolik, öffentliche Festkultur und die Erfindung kollektiver Zugehörigkeit in Elsass-Lothringen (1871-1918)*. 532 p., éd. Kliomedia, Trèves 2004.

Les *Trierer Historische Forschungen* nous livrent avec l'ouvrage de Riederer, le résultat d'un quête ambitieuse. Après un long « survey » des fondements bibliographiques de l'historiographie culturelle, G. Riederer nous informe de l'objet de sa recherche : la fête, comme signe distinctif d'une communauté humaine. Voilà pour son titre. Puis il élargit le propos et en vient à se donner pour sujet la question de l'invention des identités, et leur reflet dans des objets symboliques produits par chaque groupe dans la région frontière d'Alsace et de Lorraine, et à s'interroger sur le degré d'intégration de l'Alsace-Lorraine dans l'ensemble national allemand. Le premier thème nous promettait une enquête fort vaste et neuve, mais l'élargissement au second risque de noyer les perspectives.

L'auteur passe donc en revue : les fêtes « nationales » et les « visites de souverains », les « sociétés de gymnastique et les chorales, les *Kriegervereine*, les *Kilbe* et les processions et pèlerinages, le tourisme frontalier, les hymnes « nationaux », « l'invention d'un drapeau alsacien-lorrain », le costume alsacien, les références historiques, les grands hommes, les Vosges et le Club Vosgien.

On a donc l'impression d'être devant une suite de monographies, dont les liens entre eux sont quelque fois acrobatiques, par exemple celui qui rattache le Musée alsacien à la *Kilbe*... alors que l'on revient pourtant 200 pages plus loin au « Musée alsacien », à partir de la *Trachtenfest* de l'Exposition industrielle de 1895, avec son virage vers le *Heimatschutz* et le *Heimatsstil*, très peu pris en compte. La thèse centrale, c'est que l'Allemagne n'a jamais réussi à intégrer l'Alsace-Lorraine, car les Allemands ont été « colonisateurs », « ethnologues » et « missionnaires » et que l'Alsace-Lorraine a toujours réussi à opposer une stratégie efficace à cette intégration, un régionalisme